

LE MAGICIEN

Chez Mme Margottin, à une matinée enfantine, je me rappelle m'être trouvé assis à côté d'une petite fille ravissante. Dès que je l'eut découverte, plus rien d'autre n'exista pour moi du spectacle, ni les chants ni les monologues, ni les pitreries. La tête tournée vers la gauche, je contemplais avec admiration et franchise ma superbe voisine. Pour me donner une contenance, je sortais d'une petite poche que je portait sur le cœur un sifflet nickelé et le faisais passer intelligemment et alternativement d'une de mes mains dans l'autre. La fillette souriait; distraitemment, elle agrandissait de son doigt rose les jours d'une couronne de broderie anglaise qui ornait sa robe de lingerie.

Et c'était simple, idyllique, charmant... Mais voici qu'à un moment, malgré moi, l'étonnement me força à abandonner ma douce contemplation. Sur la scène venait d'apparaître un grand homme maigre, avec une barbe frisée de mage assyrien, une robe trainante rehaussée de crapauds et de cubes, un haut chapeau pointu peint d'étoiles d'or, et tenant à la main une baguette étincelante.

Il s'inclina et prononça ces mots: "Mes chers petits enfants, je suis M. Rodolphe d'Alcibia. J'ai eu l'honneur de présenter, au cours de ma carrière, mes tours devant le tzar des Russies, le shah de Perse, quatre rois et quinze princes. J'ai parcouru le monde du levant au ponant, de la glace aux lions. J'ai fait condamner à soixante francs d'amende le marquis de Zaboura, mon détracteur, qui me plagiait dans l'anneau mystérieux, par le tribunal de Béziers (et il articulait Bézierse), en 1897. Moi, moi je viens aujourd'hui sur un cheval ailé, dans la poussière du tonnerre, pour distraire les petits enfants de la réunion de Mme Margottin. Je donne mille francs, messieurs, à ceux qui prouvent que ce que je fais n'est pas vrai; que l'alchimie n'est pas la pierre philosophale, et que le tour de la carte cornée est obtenu par un jeu d'optique. Je commence. J'ai dit."

Un grand coup sec. L'Etre avait frappé de son bâton merveilleux le géridon voisin. Aussitôt apparurent trois pochettes de soie aux couleurs du drapeau anglais.

C'était très artistique. Je ne pensais plus du tout alors à la jeune fille en robe de broderie. Suspendu aux lèvres du magicien, je regardais fixement sans oser remuer. Je tenais, serré sur mon ventre, mon bérêt de marin; dans ce monde surnaturel qui s'ouvrait pour moi, cette coiffure m'était une compagnie, comme un fruste ami terrestre, un reste d'homme parmi les démons et les gnomes. Je voyais mentalement le cercle des fauteuils contenant, autour de la pièce, les mères de famille, nos gardiennes, reculer dans l'espace avec les murs. Le magicien au pouvoir miraculeux emportait sur un nuage la scène et les rangs de petites chaises où étaient assis ses auditeurs. Nous volions vers une planète nouvelle, peut-être vers une des étoiles que le prestidigitateur avait sur son bonnet pointu en forme de cornet à cacahuètes.

—Qui me confiera un bijou? cria l'Etre. Je vais le faire disparaître, puis réapparaître... Une montre... merci, ma mignonne. Cette montre, mes amis...

Soudain, je poussai un cri perçant, me mis à sangloter et à trépigner de frayeur: le nez, le gros nez étrange de l'Etre venait de s'allumer, comme une lampe au milieu de son visage, un point de feu entre ses yeux. Je n'avais jamais vu de spectacle aussi diabolique. Oubliant que j'étais dans l'espace, emporté sur un nuage rapide, je criai: "Maman! maman!"

L'Etre éteignit son nez électrique et resta bouche bée. Il sourit et dit: "Ce n'est rien, mon petit garçon, c'était pour rire."

Je compris que nous redescendions sur la terre; le cercle des vieilles dames attentionnées redevenait visible à mes yeux.

Ma tendre voisine, plus forte d'âme que moi, et plus fière, me lança un coup d'œil distant et méprisant.

Ma maman se précipita, me prit dans ses bras, m'emmena tout sanglotant, tandis que mon bérêt de marin, où était brodé en soie blanche le mot "Victorieux," gisait tristement par terre.

L'Etre, ayant quitté la scène, arpena à grands pas le salon, les bras levés en signe de découragement, demanda aux mères de famille avec un fort accent marseillais: "Qu'à-t-il, le petitot? Il ne comprend pas l'art. C'est ma barbe, sans doute, qui lui a fait peur."

Et, souriant, s'efforçant à un maintien normal, il s'approcha de moi: "C'est pour rire, mon grand garçon, vint-il me dire... Pour la rigolade. Tiens, ce n'est pas vrai du tout, pouff... regarde..." Le plus naturellement du monde, il arracha, toujours souriant, sa barbe qui était postiche.

Je ne résistai pas davantage à ce second phénomène surnaturel: "La barbe! crierai-je. oh! la barbe!..." Il fallut me sortir hors de la pièce.

Je ne me ressentis tout à fait sur la terre, en sécurité, loin des génies du mal et de la peur, que parvenu dans le vestibule, entouré de dames vénérables et bien connues de moi pour ne pas être des esprits malfaisants ni malins. Il me sembla alors que j'avais échappé à un danger très grand. Dans ma joie, mes larmes se tarirent et je repris quelque sérénité.

Dehors, il pleuvait à verse. Dans le corridor, il faisait froid; dans le salon, il ne pouvait être question de me convaincre d'y rentrer.

—C'est bien ennuyeux, dit ma maman. Baptiste a un mariage cet après-midi; il ne repassera ici que pour nous prendre, à six heures. Quelle heure est-il, je vous prie, madame?

—Trois heures un quart, madame, répliqua Mme Margottin.

—Qu'allons-nous faire de ce petit? s'inquiéta ma maman.

En costume de cérémonie, je passai l'après-midi de fête enroulé dans une grande couverture, pour ne pas avoir trop froid, assis sur un banc de l'étude transformée en vestiaire. Je n'eus, pour me distraire, que la conversation de la loueuse de chaises qui gardait les manteaux. Je ne pus suivre le développement des réjouissances que par intermittences, lorsqu'un des jeunes invités venait derrière le paravent pour prendre ses précautions.

—Maintenant, c'est de la musique... Ou:—maintenant on mange de bons gâteaux... annonçaient les enfants passagers...

Le souvenir de cette journée chez Mme Margottin m'a laissé longtemps plein de confusion, surtout à l'égard de Simone Panople, la petite fille à la robe de broderie anglaise, que je rencontrai souvent depuis à la promenade. Jamais elle n'a voulu accorder son amitié ou ses sourires à un petit garçon si peureux.

Simone Panople, longtemps vous m'avez fait cruellement souffrir par votre mépris; et je souffrais surtout de honte d'avoir eu si peu de courage...

J'ai lu depuis, dans des livres, bien des belles histoires où, pour plaire à de belles inconnues, les garçons n'hésitent pas à les prendre dans leurs bras et à se précipiter au travers de tous les dangers. Cette conduite digne leur valait l'affection, le mariage et une nombreuse descendance.

Si, à six ans, je n'ai pu, ô Déesse, en obtenir autant de vous, je sais que je ne dois m'en prendre qu'à ma lâcheté. Mais vous ne fîtes pas magnanime... Dites-moi franchement, Simone Panople, qui me fîtes un affront si sanglant, est-ce que vous n'auriez pas, vous aussi, appelé Mme votre mère, tout effrayée, si

CHANGES

Pendant la dernière quinzaine de mai et au début de juin, le marché des changes a présenté une grande instabilité. D'un jour à l'autre, et même quelquefois au cours d'une séance, on a enregistré, à Paris, des différences de 30 à 40 centimes sur le dollar et de près de 2 francs sur la livre. Ces variations de cours ont amené un ralentissement des transactions purement commerciales, nos négociants hésitant à engager de nouvelles affaires, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de faire la moindre prévision relativement au taux du change. Il importe donc d'éviter, dans la mesure du possible, que la côte des changes soit affectée de mouvements trop brusques. Cela est facilement réalisable car on connaît la cause de ces mouvements.

L'instabilité de la côte, que nous venons de signaler, a été, en effet, la conséquence d'opérations de conversion effectuées d'ordre de la Commission des Réparations. On sait que l'Allemagne vient de remettre aux Alliés 200 millions de marks or de devises étrangères. Pour se prémunir contre les risques qu'elle pourrait encourir du fait de variations dans le cours des changes, la Commission des Réparations a tenu à les transformer en dollars et elle a chargé l'Allemagne de cette opération. Ce sont ces achats de dollars qui ont troublé le marché et inquiété les milieux financiers. On s'est demandé ce qui adviendrait lors des versements ultérieurs, d'un montant beaucoup plus élevé et, par suite, susceptibles d'amener une désorganisation complète.

D'autre part, le mode de procéder de la Commission des Réparations aboutit à mettre à la disposition des Etats-Unis, temporairement il est vrai, des sommes dont les Alliés ont un besoin urgent. De plus, lorsque la Commission des Réparations en aura opéré la répartition, il est possible que les dollars remis aux ayants droit soient à nouveau transformés en d'autres devises et il est à craindre que ces conversions troublent derechef le marché des changes.— France-Etats-Unis.

CHIC ET CHIQUÉ!

Vive le tabac!

—Et voici la dernière découverte, le tabac est antiseptique.

—Sa fumée détruit les microbes du choléra, de la diphtérie, etc...

—Le baiser, disait-on, transmet les microbes: on ne s'embrassait plus.

—On pourra désormais s'embrasser... mais avec une chique dans le coin de la joue.

Un savant allemand prétend, en se basant sur on ne sait quelles suppositions, que dans un avenir éloigné les femmes porteront la barbe longue.

vous n'aviez reconnu, dans le magicien, votre papa, représentant en vins et en bouchons?...

Je songe à quoi tient la destinée... Tout ce qui doit arriver arrive... Monsieur Panople, vous avez un jour accepté, pour rendre service à Mme Margottin, dont le mari vous achetait du bordeaux blanc à trois francs quarante la bouteille, rendu Clermont, de vous déguiser en prestidigitateur. Ce jour-là, vous avez sans doute sauvé par hasard l'honneur de votre famille, le cœur et la dignité de votre jeune fille. Monsieur Panople, les épouses ont coutume, dans certaines provinces, de conserver pieusement, au fond d'un grand coffre cerclé de fer, leur robe de mariée. Lorsque Mlle Simone s'établira, vous pourrez plier soigneusement, à côté du tulle blanc, votre défroque de mage. Vous pourrez même, ce qui sera commode et propre, y joindre votre grand chapeau pointu pour contenir la naphthaline.

ANDRÉ MADELINE.

LE 14 JUILLET

A LA CEIBA, HONDURAS

Nos lecteurs seront intéressés à lire une lettre que nous venons de recevoir de Monsieur Charles de la Vasselais, qui se trouve à la Ceiba, Honduras, dans le moment, et qui étant un grand ami de l'Abeille, tient à nous donner une description de la célébration du 14 juillet dans cette petite ville, où se trouve, comme partout ailleurs, du reste, de nombreux amis de la France.

La Ceiba, Honduras,
15 Juillet 1921.

Ayant eu l'avantage de passer le 14 Juillet à la Ceiba, Honduras, je ne puis m'empêcher de vous dire que si cela a été avec regret que j'ai été obligé de m'absenter de la Nouvelle-Orléans pour ce grand jour, j'ai eu la consolation non seulement de faire de 14 Juillet avec des français mais de célébrer cette fête au milieu d'une population qui certainement semble être toute à la France.

Il vous faut savoir tout d'abord que depuis deux ans, par décret présidentiel, le 14 de Juillet est un jour de fête nationale, car le Honduras désire célébrer avec son alliée, la France, cet anniversaire de la liberté des peuples.

Le 13 Juillet au soir la musique de la garnison de la Ceiba a joué quelques morceaux devant la demeure de Mr. Henry Laffite, qui représente à la Ceiba M. E. P. Duty, agent consulaire de France de ce territoire. Aussitôt que la nuit fut venue, Mr. Laffite s'est empressé de faire partir un feu d'artifice, à la grande joie du peuple qui s'était réuni devant chez lui.

Quelques amis intimes ont été réunis le 14 à midi par M. Duty a un charmant et délicieux déjeuner qu'il donnait à Montchristo, et vers les huit heures tout ce qui compose la société non seulement de la Ceiba mais aussi des villes environnantes se réunissait à l'école, où une très grande salle avait été décorée et où la population française offrait un bal à tous ses amis pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Il serait trop long pour donner les noms des personnes influentes de la Ceiba qui ont tenu à honorer par leur présence cette fête, mais je puis vous assurer que la Nouvelle-Orléans était représentée d'une façon des plus flatteuses.

Comme la prohibition n'a pas encore affectée ce pays, avant la fin du bal, qui se termina vers les trois heures du matin, le champagne coulait à flot, et si la prospérité de la France est égale au nombre des toasts qui lui fut offerts, elle ressortira sous peu des terribles souffrances qu'elle a supportées depuis la dernière guerre.

Le succès de cette journée sans aucun doute est dû aux efforts de Messieurs E. P. Duty, agent consulaire de France, et de son représentant, Mr. Henry Laffite.

Etant donné que ces deux messieurs sont des plus connus à la Nouvelle-Orléans, j'ai pensé que les lecteurs de l'Abeille seraient peut-être intéressés à en entendre parler.

Bien à vous,
C. DE LA VASSELAIS.

Il faut passer où l'affiche est apposée pour la lire, tandis que le journal passe partout. Mettez une annonce dans l'Abeille.

On Demande

Vendeurs parlant français sont demandés pour s'établir dans un commerce indépendant. Nous sommes la seule maison du monde vendant des produits de notre genre directement au consommateur. Une variété de plus de 137 différents produits à vendre. Ecrivez immédiatement. City Sales Dept., The J. R. WATKINS CO., 62 West Iowa, Memphis, Tenn.